

ce vice est si répandu aujourd'hui dans la société qu'il compromet sérieusement l'avenir de la jeunesse.—Pour la jeune femme, ce goût de la toilette est un acte coupable, car il peut la conduire fatalement à une sorte d'indifférence pour ce qui doit lui être le plus sacré, le beau rôle d'une tendre mère. On voit constamment de nos jours de très jeunes enfants presque abandonnés à des mains étrangères parce que leur excellente mère a l'esprit beaucoup plus occupé de sa toilette que des soins qu'elle a à donner à ses enfants. La toilette doit consister dans l'excessive propreté des vêtements et dans leurs formes simples, unies. Est-il besoin à la jeunesse de tant de luxe lorsque la nature seule suffit à sa parure? Ah! croyez moi, abandonnez ce vil désir de plaire par la toilette quand il y a chez la femme tant de vertus naturellement bonnes, tant de dons précieux qui la font bien autrement rechercher que les colifichets et les robes les mieux garnies. La simplicité chez la jeune fille, chez la jeune femme ne veut pas dire manque d'intelligence, d'esprit, mais bien au contraire indique sa modestie, ses vertus et le beau rôle qu'elle devra jouer dans la société: fille soumise et respectueuse—aimable épouse—et tendre mère.

Le Bébé.

Oh! qu'il est beau ce cher bébé! Voyez-le dans son ber, frais et rose. Ses grands yeux bleus ouverts, ses délicieux petits bras étendus vers sa mère; une courte jaquette le couvre décemment. Tout respire chez l'enfant l'innocence et la joie. Sa bonne mère est là, qui l'admire, l'embrasse et joue avec lui. Regardez ses petites jambes potelées, grasses; quelles grâces dans son enjument, dans sa posture! Il sourit aux regards affectueux de celle qui lui donne sa nourriture chaque jour et avec joie. C'est un petit ange qui repose pour nous convaincre que nous devons l'aimer, le caresser, et il sait se faire aimer, s'attirer des caresses. Voyez encore ses petits pieds mignons, si délicats, si tendres et dont la forme est si gracieuse! Tout a de l'attrait chez un petit enfant: grâce, fraîcheur, tendresse, tels sont les dons précieux qui caractérisent l'enfance. Un peu plus tard, il distingue les objets, il les veut même; il tend ses petites mains pour les saisir; il ne le peut: et cependant il le désire cet objet. Si on le lui refuse, il s'impatiente, pleure. On le lui donne. Alors il se réjouit de sa victoire et avance sa petite bouche pour qu'un baiser s'y repose. Il rit, il est satisfait. Il regarde cet objet mais n'en comprend pas l'utilité; il s'en dessaisit, le reprend, puis le laisse comme fatigué de n'en pouvoir rien faire. C'est alors qu'il tend ses petits bras vers sa mère, comme pour se consoler de ne pouvoir satisfaire son envie, sa curiosité. Ses bras enlacent le coup de cette tendre mère, ses petites lèvres si roses, si fraîches se promènent sur les joues de sa mère qui le presse sur son cœur avec tendresse.

Plus tard encore, il commence à jaser; ses yeux expriment déjà non-seulement de la tendresse mais aussi une certaine connaissance de ce qui se passe devant lui. Un sourire témoigne de sa satisfaction, de sa joie; il est pris d'un petit frémissement chaque fois qu'il désire un objet qu'il croit à sa portée. S'il a besoin de nourriture, ses petites mains en mouvement indiquent parfaitement qu'il a soif, et aussitôt sa mère se complait à le satisfaire. Il est heureux alors, ses yeux fixés sur ceux de sa nourrice témoignent complètement de son contentement. Après son sommeil, assis sur un tapis, il cherche déjà à marcher; il essaye d'abord à quatre pattes, puis se soulève, retombe et se relève avec plus de force. Il examine les objets qui pourraient guider ses premiers pas; un sofa est à sa hauteur, il s'y appuie avec précaution et paraît triomphant de pouvoir s'y maintenir debout. Bref il acquiert de l'expérience, de la force et se livre dès lors à de plus libres ébats.

Et cependant on rencontre parfois des mères cruelles pour leurs enfants! Elles sont rares celles-là, c'est vrai; mais quel acte coupable de faire souffrir des petits

êtres si intéressants, qui ont besoin de tant de soins et de tendresses. La mère canadienne est le vrai type de la *tendre mère*: elle connaît ses devoirs, les remplit avec dévouement et souvent même sacrifie son existence pour celle si précieuse de son enfant.

G. SMITH.

La *Minerve*, de Montréal, souhaitant la bienvenue au "Jeune Age" l'a fait dans les termes suivants, que nous nous permettons de mettre sous les yeux de nos lecteurs:

—Le *Jeune Age*, tel est le titre d'un confrère publié à la Pointe à Gatineau. Comme son nom l'indique, ce journal est destiné à l'enfance; l'idée est neuve parmi nous; en Europe et aux Etats-Unis elle reçoit son application depuis assez longtemps et les journaux et revues pour l'enfance y ont atteint un degré de perfection remarquable; grand nombre sont de petits chefs-d'œuvre d'art et de goût qui sèment l'instruction dans les familles tout en les récréant. Comment le *Jeune Age* sera-t-il accueilli parmi nous; saurons-nous assez l'encourager pour que ses propriétaires et rédacteurs puissent atteindre le but qu'ils se proposent? Nous verrons bien. Telle qu'elle est, cette jeune publication est déjà utile; que tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'éducation parmi nous, l'accueillent avec faveur, elle deviendra indispensable et comblera une lacune importante, puisqu'elle inculquera le goût de la lecture à nos enfants. Longs jours et prospérité au nouveau confrère.

Le "Bulletin"

Le "Journal de l'Union Allet, organe des anciens Zouaves Pontificaux, vient d'entrer dans sa sixième année d'existence. Nous profitons de cette occasion pour offrir à notre vaillant confrère nos plus chaleureuses félicitations. Depuis sa fondation, le *Bulletin* s'est constamment efforcé de perpétuer parmi les anciens soldats de Pie IX les nobles traditions de dévouement au St. Siège et à la cause catholique. Son œuvre a eu les plus excellents résultats et a conservé parmi les Zouaves l'esprit chrétien qui les animait sous le drapeau pontifical.

Nous souhaitons à notre confrère tout l'encouragement qu'il mérite à tant de titres, et une vie longue et prospère.

Histoire d'une bouchée de pain.

(Lettres à une petite fille.)

LETTRE III.

La Langue.

Avant de rien croquer recueillons-nous un peu.

La bouche est la porte par où l'on entre. Or à toute porte bien tenue il y a un portier. Et que fait un portier bien appris? Il demande aux gens qui se présentent ce qu'ils sont, et quand il leur trouve trop mauvaise mine, il ne les laisse pas entrer. Il nous fallait donc pour bien faire un portier de ce genre-là logé dans la bouche, et nous l'avons aussi, Dieu merci! Le connaissez-vous?—Vous me regardez toute ébahie, Oh! la petite ingrate qui ne reconnaît pas son ami le plus cher. Eh bien, je vais vous le dire: le portier qui garde la bouche, c'est le sens du goût.

C'est lui qui fait si galamment les honneurs de la maison aux gens, et donne si impitoyablement la chasse aux intrus. En d'autres termes, c'est sur ses indications que nous caressons si amoureusement ce qui est bon à manger, et que nous crachons lestement et jetons à la porte ce qui est mauvais, en lui disant *pouah!* par dessus le marché. Je pourrais en dire bien du mal, de ce portier, si je voulais, et cela ne ferait pas l'affaire de bien des petites filles gourmandes que je vois d'ici; mais je préfère commencer par en dire du bien. Dans l'histoire que j'ai à vous conter, tout ce que nous al-

lons rencontrer a été arrangé tout exprès par Dieu pour y loger notre être, comme une mère arrange un berceau pour y coucher son enfant. Il faut considérer tout cela comme autant de cadeaux que Dieu nous a faits et nous abstenir d'en dire du mal.

Il y a d'ailleurs un moyen bien simple de nous convaincre de l'utilité et de la convenance de cet autre cadeau, que Dieu nous a fait, c'est de voir ce qui arriverait si nous ne l'avions pas reçu. Supposez que le sens de goût nous manque tout-à-fait, et qu'en mettant un morceau de gâteau dans votre bouche, cela vous fasse juste autant d'impression que si vous le teniez dans votre main.

Qu'arrivera-t-il?

D'abord vous mangerez du vieux gâteau moisi, sans plus vous en soucier que s'il était frais, et le gâteau moisi que vous n'auriez garde de manger maintenant parce que vous le trouveriez trop mauvais, le gâteau moisi est une nourriture malsaine, capable de vous empoisonner si vous en mangiez beaucoup.

Je vous cite celui-là, pour prendre un exemple, entre mille. En fait de choses à manger, il y en a beaucoup dont nous devons nous garder, parce qu'elles ne feraient rien de bon dans notre estomac, et nous serions embarrassés bien souvent pour les distinguer, si le goût ne nous avertissait. Il y a en effet ceci de merveilleux, que presque toujours ce qui n'est pas destiné à nous servir de nourriture est trahi, en entrant dans la bouche, par son mauvais goût; et c'est encore une belle preuve que Dieu a pensé à tout. Les médecines il est vrai sont mauvaises à la bouche, et il faut les avaler dans certains cas; malgré leurs mauvaise mine, il faut les laisser entrer parce que, comme les ramoneurs, elles ont à travailler dans la cheminée. Mais le goût ne nous trompe point sur leur compte, et elles ne sont pas, en effet, destinées à nous servir de nourriture. Celui qui s'aviserait de déjeuner, de diner et de souper avec des médecines, ne serait pas longtemps à s'en apercevoir.

Je vous ai dit, au surplus, tout-à-l'heure: *presque toujours*, et ceci s'applique à nous autres hommes, qui avons imaginé mille artifices pour tromper nos gardiens naturels; qui glissons en cachette du poison, par exemple, dans du sucre, comme on le fait trop souvent avec ces affreux bonbons verts et bleus. Et puis, nous sommes quelque fois assez peu sages pour ne pas laisser au portier le temps de faire son examen. Nous avalons gloutonnement, et à qui la faute ensuite, si les voleurs se trouvent établis dans la maison.

Mais les animaux ont plus d'esprit que nous.

Regardez votre petit chat, quand vous lui présentez quelque chose qu'il ne connaît pas, avec quelle précaution il avance tout doucement son museau! Puis comme il touche délicatement du bout de la langue l'objet inconnu, une fois, deux fois, et quelquefois trois! Et quand la fine pointe de la langue est allée ainsi à plusieurs reprises aux renseignements (notez bien que c'est là le grand poste d'observation de son portier comme du nôtre), alors seulement il se décide à avaler. Pour peu que les renseignements lui paraissent suspects, il n'y aura pas de *Nini!* qui tienne; toutes vos invitations les plus tendres n'y feront rien, et il tournera d'un autre côté.

A la bonne heure, au moins, voilà un petit animal qui comprend dans quel but il a reçu le sens du goût, et qui en fait un usage raisonnable. Ce n'est pas comme bien des enfants de ma connaissance, qui mettent étourdiment dans leur bouche tout ce qui leur tombe sous la main, sans prendre seulement la peine d'y goûter, et qui s'épargneraient souvent de bonnes coliques, sans parler du reste, s'ils étaient aussi raisonnables que le petit chat.

Voilà donc le côté vraiment utile du sens du goût; mais son côté agréable, qui vous est suffisamment connu, n'est pas non plus à dédaigner, même au point de vue de l'utilité.

Savez-vous bien, entre nous, que cela serait assez ennuyeux de manger, si l'on ne